Dominique BOULLIER, *Sociologie du numérique*

Paris, A. Colin, coll. U sociologie, 2016, 352 pages

Tiphaine Zetlaoui

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10985>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.10985

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2016

Pagination : 476-477

ISBN : 978-2-8143-0313-3

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Tiphaine Zetlaoui, « Dominique BOULLIER, *Sociologie du numérique* », *Questions de communication* [En ligne], 30 | 2016, mis en ligne le 13 mars 2017, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10985> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10985>

analyses, les champs théoriques, pour une meilleure compréhension de ce qu'implique « *Écrire en régime médiatique* », dans le contexte spécifique de la décennie 1980. L'ouvrage, dans son ensemble, croise l'histoire de la communication de masse et les modalités de présence des médias dans les œuvres des deux auteures, considérées comme deux témoins d'une période marquée par « un bouleversement majeur du paysage médiatique » (p. 37). Un tel croisement des regards permet de cerner une période de notre histoire contemporaine.

Cette recherche rassemble des données nombreuses et variées. La bibliographie fait état, pour chacune des deux auteures, de nombreuses œuvres littéraires, d'articles, d'entretiens, d'émissions radiophoniques, d'émissions télévisées. Les analyses menées prennent appui sur des publications critiques les concernant (monographies, articles critiques, articles de réception) et sur des ouvrages généraux de théorie littéraire, de critique littéraire et de sciences humaines. Enfin, sont citées de nombreuses œuvres littéraires et quelques ouvrages du monde de la photographie. Un tel ensemble permet d'étudier les liens entre littérature et médias, considérés dans l'œuvre de deux auteures. Il montre également la porosité des discours entre littérature et médias, certains textes, publiés dans la presse par Marguerite Duras et par Annie Ernaux, constituant « l'un des lieux de la construction de l'œuvre dans son ensemble » (p. 133). Marie-Laure Rossi augmente l'accès à l'ensemble de l'œuvre de chacune et élargit le champ des connaissances concernant ces deux auteures. Annie Ernaux, elle-même, dans l'entretien annexé à l'ouvrage, exprime son étonnement quant à la relecture que l'étude de Marie-Laure Rossi permet de son œuvre, selon l'angle de son lien avec les médias et dont elle ne soupçonnait pas la force.

La variété des données de la recherche rappelle la variété des données recueillies en critique génétique, champ de recherche en littérature auquel il est fait allusion en conclusion de l'ouvrage. Une telle approche donne à voir « le chantier de l'écriture » (expression empruntée à Annie Ernaux) et souligne l'ancrage des deux œuvres étudiées dans des contextes multiples : littéraire, social et politique. Elle propose une lecture renouvelée de l'œuvre des deux auteures. Ce travail constitue une invitation à la lecture ou à la relecture d'œuvres reconnues des deux auteures mais aussi de textes moins valorisés mais dont elle souligne le rôle déterminant, tant sur le plan littéraire que social et politique. Invitation est également offerte à lire ou relire divers auteurs cités au fil de l'étude, y compris dans la perspective sociologique d'une lecture nouvelle de la décennie 1980.

L'auteure évoque rapidement le recueil de ces abondantes données. Elle détaille peu les critères de leur sélection et explicite peu le traitement qu'elle leur a appliqué. Cette dimension méthodologique constitue un aspect du travail sur lequel le lecteur peut rester sur sa faim. Néanmoins, on peut y voir le signe d'un choix délibéré : par la réécriture de sa thèse, Marie-Laure Rossi en élargit le lectorat, au-delà de la sphère universitaire ; elle met l'accent sur ses résultats plus que sur sa conception scientifique.

On lira cet ouvrage avec d'autant plus d'intérêt que l'auteure s'implique dans cet ouvrage où se lit une détermination à défendre l'œuvre de deux femmes écrivains, et notamment l'œuvre d'Annie Ernaux, moins médiatisée que celle de Marguerite Duras. En outre, Marie-Laure Rossi défend les deux œuvres étudiées et, au-delà, la littérature féminine. Elle fait le choix, pour désigner Marguerite Duras et Annie Ernaux, des termes masculins d'auteurs et d'écrivains, au risque de perturbations dans la lecture des chaînes de substituts : « Comme mon travail sur des écrivains qui sont, par ailleurs, des femmes m'a souvent donné à constater les difficultés que rencontrent ces auteurs pour que l'on considère leurs écrits au même titre que celui des hommes, j'ai fini par penser que ce brouillage des genres est à l'image des ambivalences sociales encore très actives dans le traitement critique réservé aux femmes aujourd'hui. Accepter l'incohérence représente, pour moi, la meilleure manière de ne pas consentir à une certaine représentation de l'écriture au féminin qui tend à faire croire que les inégalités relèvent du passé » (p. 14, note de bas de page). Si là n'est pas l'objet premier de l'ouvrage, cet engagement met le discours de Marie-Laure Rossi en tension et en résonance avec les œuvres de Marguerite Duras et d'Annie Ernaux.

Aurore Promonet

Crem, université de Lorraine, F-54000
aurore.promonet-therese@univ-lorraine.fr

Technologies

Dominique BOULLIER, *Sociologie du numérique*

Paris, A. Colin, coll. U sociologie, 2016, 352 pages

De toute évidence l'ouvrage de Dominique Boullier, *Sociologie du numérique*, constitue un précieux instrument de travail pour les chercheurs qui souhaitent mener une réflexion à la fois solide, distanciée et critique sur notre monde numérique. L'importante érudition dont fait preuve l'auteur permet au lecteur de se familiariser avec une diversité d'approches (historique, philosophique, critique, pragmatique,

ethnométhodologique, cognitive, sémantique...) et de courants sociologiques (sociologie des organisations, des innovations et des sciences, des usages...) qui sont parfois rigoureusement discutés dans leur pertinence heuristique. Notons qu'une certaine forme de neutralité axiologique se dégage de l'ensemble, puisque les analyses des phénomènes socio-numériques s'adossent à des paradigmes issus d'horizons distincts voire opposés. L'auteur arrive ainsi à judicieusement convoquer, tout en y adhérant en partie, différentes thèses de penseurs tels qu'Émile Durkheim, Max Weber, Bruno Latour, Pierre Legendre alors que les présupposés théoriques sur lesquels ces derniers fondent leurs travaux sont *a priori* incompatibles. Par ailleurs, l'audacieuse ambition de Dominique Boullier réside dans sa capacité à décortiquer le fonctionnement complexe des dispositifs techniques de la communication aussi bien dans leur version traditionnelle (imprimerie, réseaux de type télégraphique, téléphonique, audiovisuel en mode analogique...) que nouvelle (réseaux numériques de type télématique, internet, mobile...) en s'intéressant à leurs évolutions et à leurs points d'articulation. L'étude comparatiste qu'entreprend l'auteur en confrontant entre elles leurs caractéristiques techno-logiques lui permet d'examiner la socio-genèse de la société numérique en pointant les éléments de continuité et de rupture qui ont précédé son émergence. Car comme l'explique Dominique Boullier « Si les tendances sont reproduites et amplifiées, elles ne le sont pas toutes de la même façon parce que le numérique possède des qualités propres qui le rendent capable de nous faire agir autrement » (p. 6). Pour le sociologue, le procédé numérique est non seulement « perversif » (*ibid.*) pénétrant ainsi tous les domaines d'activité de la société mais sa puissance de calcul et l'incertitude qui l'anime en font indéniablement un système de codification à part. Sans pour autant inscrire son propos dans une perspective déterministe qui l'amènerait à expliquer le changement social de manière techno-causale, Dominique Boullier s'attèle à examiner la manière dont le processus de numérisation opère dans la société et configure le quotidien des individus sur le plan cognitif et comportemental. En se référant à de multiples travaux empiriques sur les usages dont les résultats sont souvent contradictoires (du « cri d'alarme » de Sherry Turkle [p. 116] à « l'expressivisme » de Laurence Allard [p. 117] en passant par le cadre d'analyse interactionniste de Dominique Cardon relatif au « design de la visibilité » [p. 111]), l'auteur montre à quel point les mécanismes de la numérisation sont difficiles à circonscrire et à conceptualiser notamment lorsqu'ils sont abordés sous l'angle des inégalités, de l'identité ou de la sociabilité. En examinant les stratégies de pouvoir qui sont en jeu au sein de la société numérique, l'auteur invite par ailleurs

à réfléchir à la part d'idéologie que les techno-discours contiennent et à la manière dont les citoyens et les élites aussi bien financière, économique que politique et institutionnelle agissent pour défendre des intérêts qui peuvent être aussi bien mercantile, libertaire que démocratique. Dans le prolongement des études notamment menées par Manuel Castells sur la mise en place d'une société informationnelle et de celles engagées par Yann Moulier-Boutang sur la constitution d'un « capitalisme cognitif » fondé sur une « force d'invention collective » (p. 187), Dominique Boullier cherche, par exemple, à mettre en évidence les effets socio-organisationnels et managériaux que provoquent les tentatives d'institutionnalisation pluri-sectorielle du Big Data au niveau local, national et international. Si le sociologue parvient incontestablement à donner une forme encyclopédique à son propos qui est pour le moins truffé de références, l'absence d'auteur phare comme Lucien Sfez, spécialiste des technologies de l'esprit, a de quoi surprendre et nourrir la perplexité du lecteur. Force est aussi de reconnaître que la densité des analyses illustrées d'exemples souvent pointus issus de l'informatique et de l'ingénierie télécommunicationnelle peut désorienter les chercheurs-sociologues qui n'ont pas forcément le bagage expertique escompté pour comprendre ce qui se joue « techniquement » au niveau (multi)-médiatique. Il est parfois difficile de véritablement saisir les tenants et aboutissants des choix opérés par le politique tant les modèles de gestion des données sont nombreux, que ce soit au niveau de leur commutation (par circuit ou paquet), de leur transmission (par voie filaire, hertzienne ou satellitaire) ou de leur protocole normatif de traitement. Quoi qu'il en soit, cet ouvrage, pour le moins incontournable, a pour mérite de poser les bases d'une réflexion d'ordre épistémologique sur les manières d'aborder sociologiquement un système aussi hyper-sophistiqué qu'est le numérique et, en l'occurrence, le Big Data. La postface est éloquente pour comprendre la volonté de l'auteur de constituer des *social data sciences*. L'ouvrage a pour autre mérite de permettre l'émergence d'une prise de conscience chez le lecteur des nombreuses ambiguïtés méthodologiques et théoriques que pose l'exploration de la place, du rôle, des impacts et des modalités sociétales de fonctionnement et de développement des réseaux numériques. La production scientifique est à ce sujet, au même titre que le Big Data nébuleusement incommensurable. Le désordre semble hélas désormais permanent.

Tiphaine Zetlaoui

MCC, université catholique de Lille, F-59000
 tiphaine.zetlaoui@univ-catholille.fr